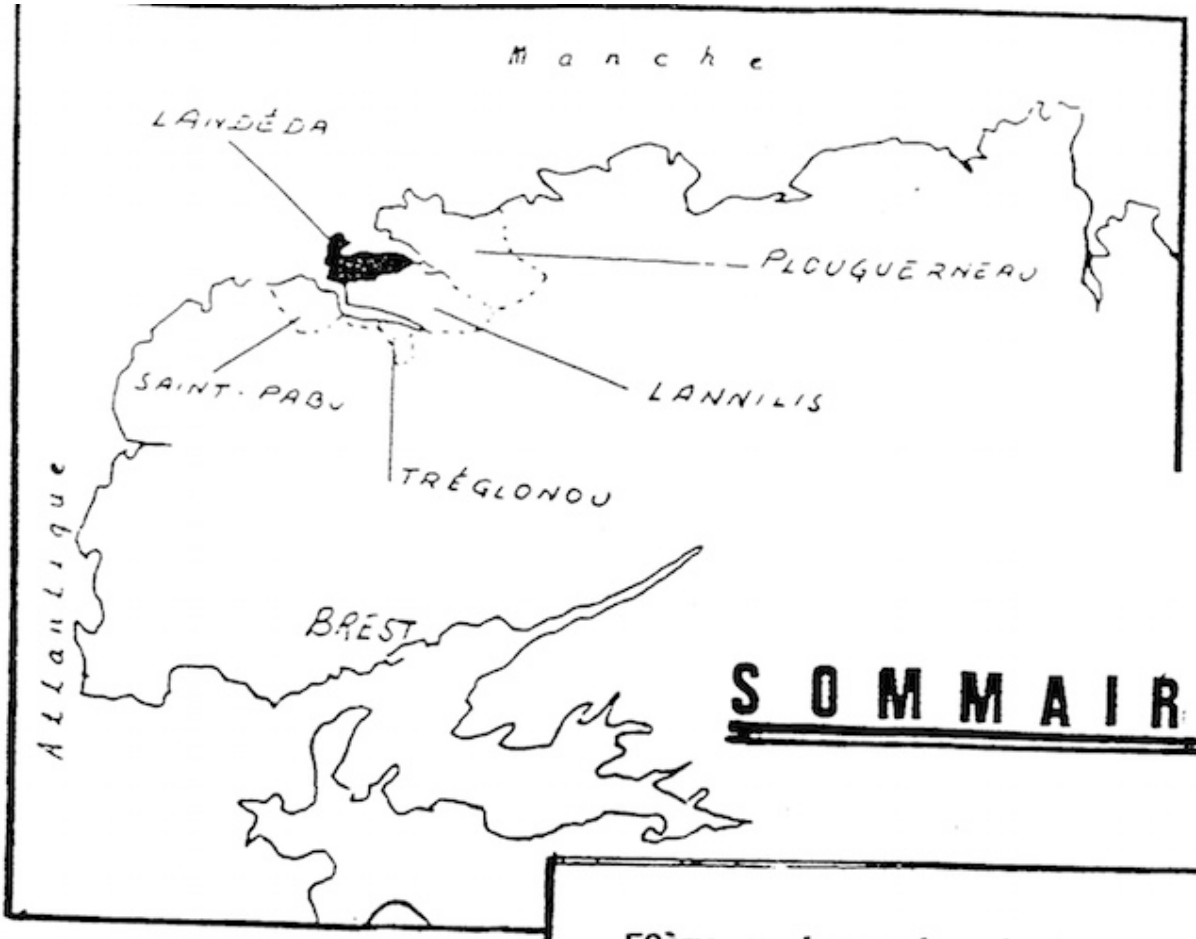
les cahiers de landeda



Publication trimestrielle de l'AMICALE CULTURELLE de LANDEDA

11ième Année. N° 43 15 F

SEPTEMBRE 1994



les cahiers de landeda

SOMMAIRE

- 50ème anniversaire de la libération ..... p 3
- Lettre d'Angleterre ..... p 5
- Il s'appelait François ..... p 6
- Au 18ème siècle en Basse-Normandie et à Landéda .... p 14
- Vous reconnaissez-vous ..... p 24
- Le dernier gardien des phares de l'Aber-Wrac'h ..... p 26

– Photo couverture : LEMONNIER LANNILIS

AMICALE CULTURELLE DE LANDEDA
Siège : KERAVEL BROUENNOU
29870 LANDEDA

TEL : 98.04.93.87

50e anniversaire de la Libération

Inauguration

de la stèle commémorative

* * * * *

MEMOIRE ET RECONNAISSANCE

Créé à l'initiative de l'Amicale Culturelle, le 18 octobre 1993, le Comité du Souvenir a rempli sa mission.

Le monument qui commémore le cinquantenaire de la Libération de Landéda, le 11 août 1944, s'élève aujourd'hui à Kerdréas, non loin de Prat-Allan et de Toul an Dour, points de départ vers l'Angleterre d'aviateurs alliés et d'agents de la Résistance.

Ont participé à sa réalisation: le Ministère des Anciens Combattants, le Conseil régional, le Conseil général, les communes de Lannilis et de Landéda et ceux qui, personnellement, ont répondu à la souscription publique, manifestant la conscience qu'ils avaient d'une dette de reconnaissance à l'égard de ceux à qui nous devons d'être vivants et libres.

Le nazisme triomphant, c'eût été la mort ou l'esclavage.

La vie n'est pas un long fleuve tranquille. Rien n'est gratuitement octroyé. Elle demande engagement et lutte. C'est la leçon qui nous a été léguée. Nous avons le devoir de le rappeler.

Ce monument est le symbole d'un hommage collectif.

Hommage aux Résistants de l'extérieur et de l'intérieur, combattants avec ou sans uniforme, réfractaires au service du travail obligatoire, de philosophies et de confessions diverses, qui croyaient au ciel ou qui n'y croyaient pas, mais tous animés du même idéal : libérer la Patrie de l'occupant, allant pour certains jusqu'au sacrifice de leur vie.

Hommage aux aviateurs alliés abattus au-dessus de la France, recueillis et conduits jusqu'à notre rivage par les réseaux de Résistance.

Hommage aux habitants qui les hébergèrent au péril de leur vie.

Hommage aux Résistants qui les conduisirent jusqu'aux îles en dépit du danger.

Hommage aux équipages de la Royal Navy qui, sous les ordres du commandant David Birkin, assurèrent par des nuits de tempête leur retour en Angleterre.

Hommage aux soldats américains qui, le 11 août 1944, libérèrent Landéda.

Cet hommage serait incomplet si n'y étaient associés ceux qui, sur des champs de bataille plus lointains fixèrent d'importantes forces allemandes : soldats alliés et français d'Italie, soldats soviétiques du front de l'est.

Landéda a payé un lourd tribut à sa libération et à la victoire finale : 30 militaires « morts pour la France » dont plusieurs victimes de la politique du gouvernement de Vichy, 11 civils victimes de mines ou de bombardement.

Mesdames Judith et Jane Birkin, épouse et fille du commandant Birkin et une délégation d'Heldford River ont tenu à s'associer à cet hommage et à partager notre émotion. Nous les en remercions.

Une page d'histoire a été écrite ici. Nous ne devons pas l'oublier. Nous avons un devoir de mémoire.

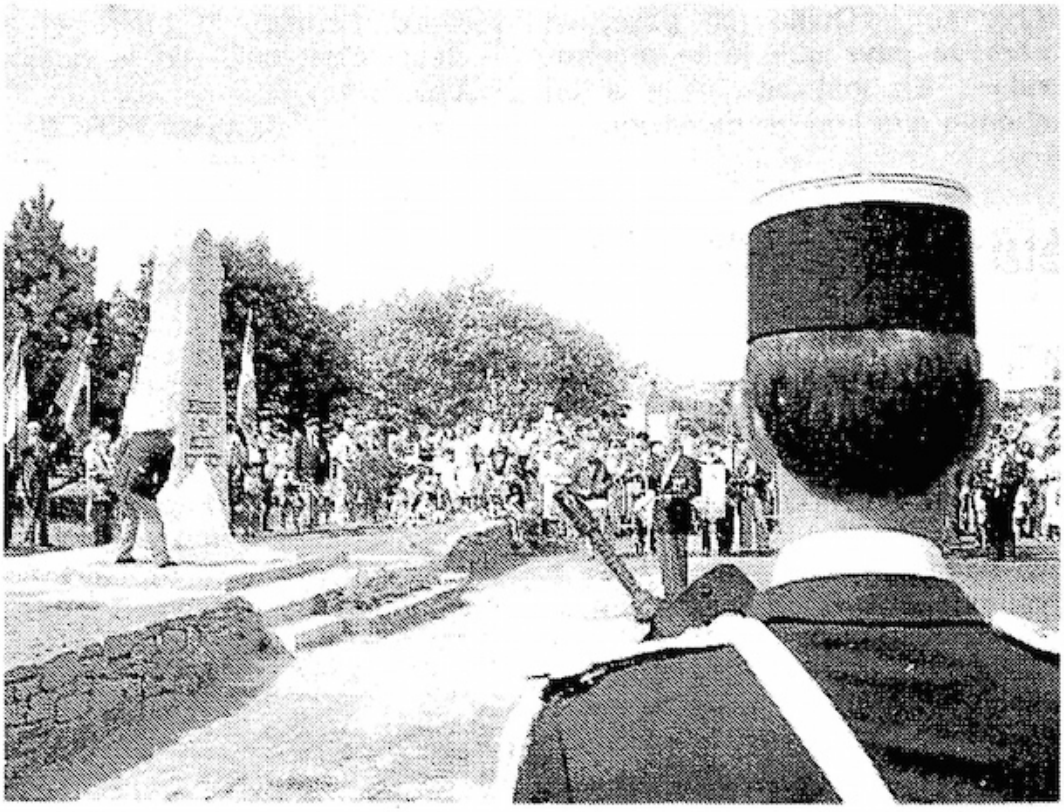
En 75 ans, trois conflits ont opposé l'Allemagne et la France, mais depuis 50 ans nos deux pays vivent en paix. C'est que la victoire sur le nazisme a permis à l'Allemagne de rejoindre les nations démocratiques. Puisse ce monument être également le symbole de l'amitié et de la paix entre nos deux pays.

A l'occasion de l'inauguration nos amis anglais nous ont remis un livre relatant les évasions. Après traduction, il sera déposé aux archives de la commune. Nous donnons ci-après un extrait d'une lettre qu'ils nous ont également remise.

Dès le règlement de la dernière facture et conformément à l'article 9 des statuts, le Comité sera dissous et un compte rendu financier sera présenté.

J.Michel

Président du Comité du Souvenir



La stèle vient d'être dévoilée.

MANACCAN & St ANTHONY HISTORY GROUP

Full Circle,
Manaccan,
Helston,
Cornwall
TR12 6HA

Mons J Michel,
Keravel Broennou
29870 LANDEDA (France)
President du COMITE DU SOUVENIR

20th August 1994

Monsieur,

The parishioners of St Martin, St Anthony and Manaccan, south of the Helford River - the wartime base of the SOE and SIS clandestine operations to Brittany - send you their warmest regards on this 50th anniversary of your liberation from Nazi domination.

We, on this side, think back to the Christmas 1943 Rescue of Allied airmen from Ile Teriac and acknowledge with gratitude the tremendous help of the people of LANDEDA as part of a most efficient network of resistance workers dedicated to returning Allied airmen on the run in France back to England. Your local people, at considerable risk to themselves, collected, housed, fed, transported and finally conducted escapees to Ile Guennoc or Ile Teriac for transfer to England.

.....

Yours sincerely,

Susanne Carter.

Susanne Carter (Mrs)
Manaccan Parish Councillor, Churchwarden
& member of History Group

Les paroissiens de St Martin, St Anthony et Manacan, Sud de Heldford River - la base en temps de guerre des opérations clandestines vers la Bretagne - vous transmettent leurs plus chaudes salutations en ce 50e anniversaire de votre libération de la domination nazie.
Nous autres, de ce côté, nous remémorons le sauvetage d'aviateurs alliés de l'île Tariec en ce Noël 1943 et reconnaissons avec gratitude l'immense effort des habitants de Landéda qui ont participé au réseau efficace de Résistance faisant retourner en Angleterre des aviateurs alliés présents sur le sol français. Votre population locale, au prix de considérables risques personnels, a rassemblé, logé, nourri, transporté et finalement conduit les rescapés à l'île Guénioc et Tariec pour les transporter en Angleterre.

Sincèrement vôtre
Mme Suzanne Carter
Conseiller de la paroisse de Macanan,
Fabricien et membre du « History Group »

Et c'était mon cousin . . . mon Tonton



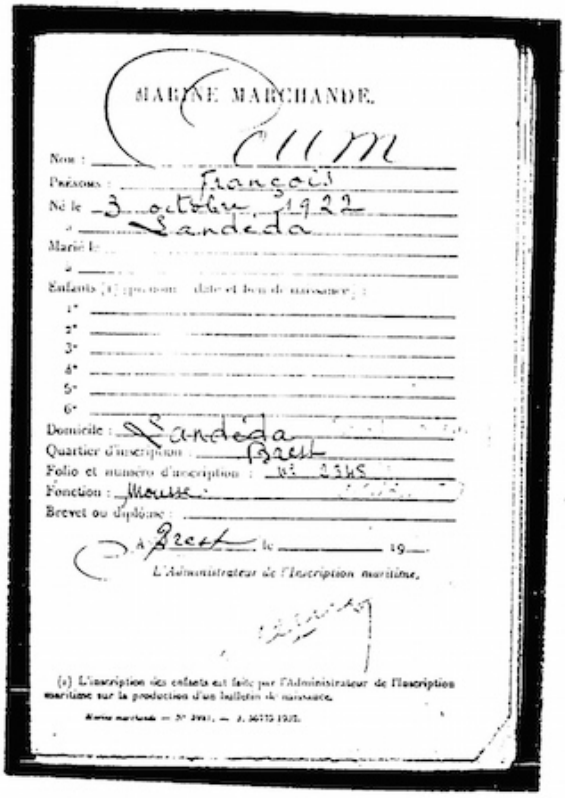
J'aimais le retrouver au moment des vacances, chez ses parents dans la ferme de Kergleuz (aujourd'hui Broënnou ! ! !) lorsque je venais chez eux ou chez ma grand-mère qui demeurait à Ty Corn . . .

Que de souvenirs surgissent quand j'évoque ce passé des années 30 !

Les escapades à Garo ou à Saint-Pabu en dépit des interdictions et des menaces de représailles, les patates dérobées, les brennigs cuites sur un feu de fougères . . .

Et tu me surprenais toujours lorsque je te voyais courir pieds nus sur les pierres de la grève ou sur le chaume des blés fauchés.

C'étaient les vacances . . .



MARINE MARCHANDE.

Nom : CLEM

Prénoms : François

Né le 3 octobre 1922

à Landeda

Marié le :

à

Enfants (1) (prénoms, date et lieu de naissance) :

1°

2°

3°

4°

5°

6°

Domicile : Landeda

Quartier d'inscription : Brest

Folio et numéro d'inscription : n° 2345

Fonction : Mousse

Brevet ou diplôme :

A Brest le 19

L'Administrateur de l'Inscription maritime,

(a) L'inscription des enfants est faite par l'Administrateur de l'Inscription maritime sur la production d'un bulletin de naissance.

Tu fréquentais l'école des garçons du bourg et plus tard celle de Lannilis, aidant cependant comme tous les garçons d'alors aux travaux de la ferme.

Puis tu entras dans la marine marchande. Ceux qui t'ont connu garde de toi le souvenir d'un garçon enjoué, rieur, gai compagnon, aimant la vie, membre de la fanfare créée par le recteur, monsieur Calvez et dirigée par monsieur Pouliquen, adjudant de la coloniale entre 1938 et 1940.

Ta vie aurait pu se dérouler sans histoire mais en juin 1940, la nuit s'abat sur Landéda. La fanfare est dissoute . . . L'occupant est partout . .

EMBAR QUEMENTS.

NOM DU NAVIRE.	PORT D'ARMEMENT.	NUMERO D'ARMEMENT.	GENRE de NAVIGATION.	FONCTION A BORD.	PORT ET DATE d'embarquement.	CONDITIONS PÉCUNIAIRES de l'engagement.	SIGNATURE DE L'ADMINISTRATEUR de l'Inscription maritime ou de son délégué.
Alsace Reine	AB	151	Gde.	Mousse	AB 25 mars 42	Gde.	
id	id	id	id	Novice	AB 14/3/43	id	
id	id	id	id	id	AB 25/3/43	id	
id	id	113	id	id	AB 26/3/44	id	
id	id	156	id	Matelot	AB 26/3/44	id	
Cap d'Arvor	— d°	109	— d°	— d°	14/1/43	— d°	

Déjà tu ne peux supporter cette présence et germe immédiatement en toi l'idée qu'il faut chasser les Allemands et que le meilleur moyen est de t'engager dans la flotte qui, selon la convention d'armistice a en partie rejoint Toulon.

A 20 ans, tu contractes, le 18 mars 1942, un engagement de 3 ans au bureau de la Marine de Brest et tu te retrouves au 5ème dépôt de Toulon.



Il te faut faire tes « classes » exercices, théorie, maniement d'armes, avant d'être affecté sur le croiseur « La Galisonnière » appartenant à la première flottille.

Tu as fière allure sur le pont avec l'espoir dans le coeur de partir, de rejoindre ceux qui luttent contre les Allemands.

Quand les Allemands, après avoir envahi la zone sud le 11 novembre 1942 décident de s'emparer de la flotte, tu espères que l'ordre sera donné d'appareiller et de partir pour l'Afrique du Nord. Tes chefs en décideront autrement. C'est avec un serrement de coeur et un sentiment de révolte que tu assistes au sabordage des navires dont le tien qui ne sera renfloué que le 9 mars 1943 par les Italiens.

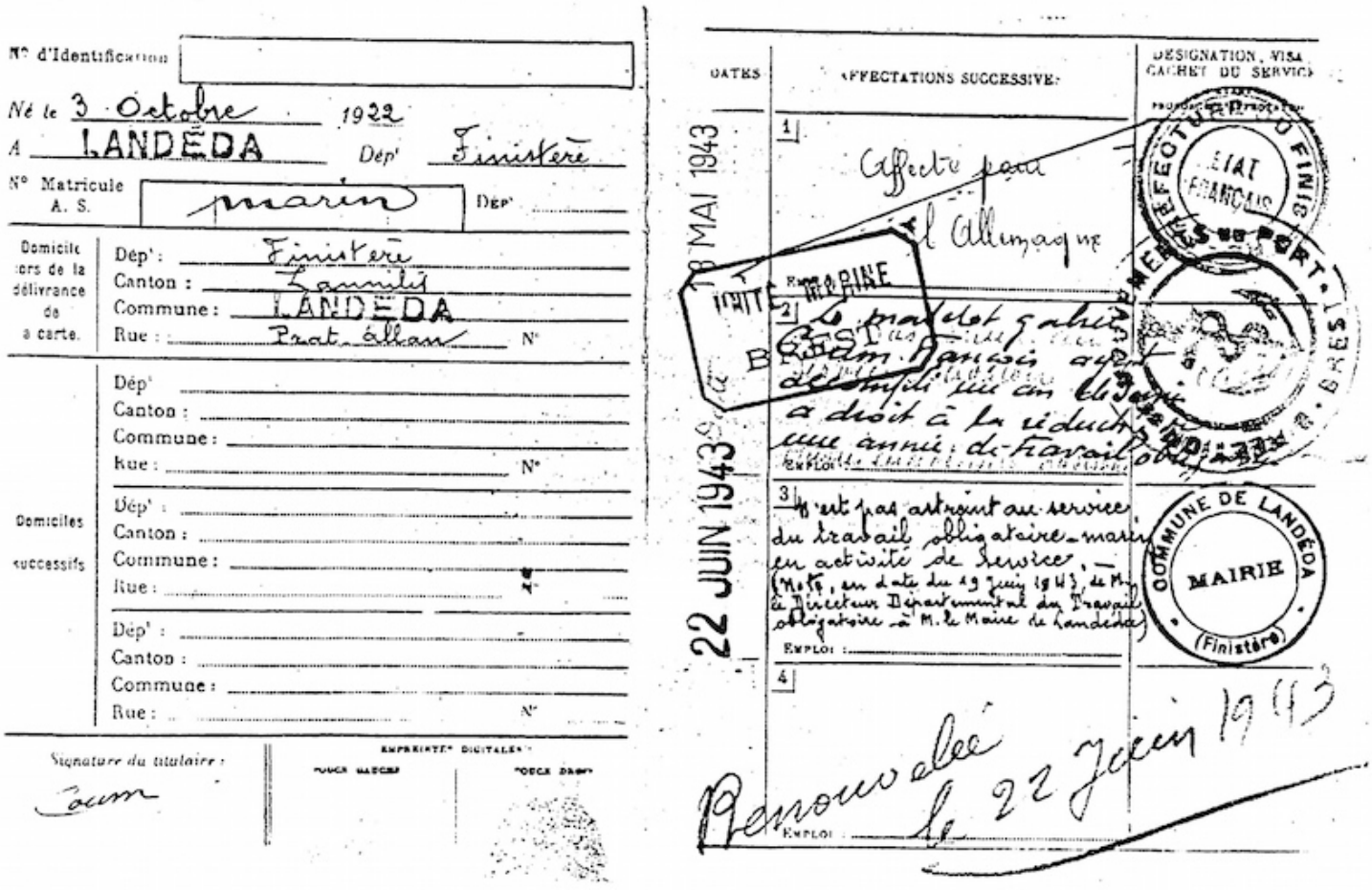
A cette date du 27 novembre 1942, tu auras effectué 8 mois et 13 jours de service armé.

Démobilisé, tu reviens au pays la rage au coeur, bien décidé à lutter contre l'occupant. Bien sûr, le cadre familier est toujours le même : la campagne, la grève, la maison, le bourg. Mais plus l'âme d'antan. Ils sont toujours là, se conduisant en maîtres. Ils martèlent routes et chemins de leur pas cadencé. Des dunes montent leurs chants guerriers et leurs armes crépitent pendant leurs exercices.

Tu ne tardes pas à entrer dans la résistance.

Aussi quand le Service du Travail Obligatoire (STO) est institué par la loi de Vichy du 16 février 1942, tu peux obtenir des certificats émanant de Paris et de Quimper attestant que tu es « en activité de service », ce qui te dispense de cette obligation. Ils ne peuvent être le fait que de patriotes appartenant aux services officiels mais en liaison avec la résistance.

Te voilà en règle, mais tu ne retires pas à la mairie ta carte de travail. Tu décides de vivre en marge volontairement, insoumis, réfractaire.


N° d'Identification

Né le 3 Octobre 1922

A LANDÉDA Dép' Finistère

N° Matricule A. S. marin Dép'

Domicile lors de la délivrance de la carte. Dép' : Finistère Canton : Lannilis Commune : LANDÉDA Rue : Prat Allan N°

Domiciles successifs Dép' Canton : Commune : Rue : N°

Signature du titulaire : Jaum

EMPREINTES DIGITALES

DATES — AFFECTATIONS SUCCESSIVES — DÉSIGNATION, VISA CACHET DU SERVICE

1 Affecté par l'Allemagne

18 MAI 1943

22 JUIN 1943

2 Le titulaire [illegible] a droit à la réduction [illegible] une année de travail obligatoire

3 N'est pas astreint au service du travail obligatoire - marin en activité de service. (Note, en date du 19 juin 1943, de M. le Directeur Départemental du Travail obligatoire à M. le Maire de Landéda)

4

Renouvelé le 22 Juin 1943

ETAT FRANÇAIS — MINISTÈRE DES COMMUNICATIONS — DIRECTION DU PORT DE BREST

COMMUNE DE LANDÉDA — MAIRIE — (Finistère)

Afortelle
faite le 25 JUIN 1943

FRANCHISE
MILITAIRE

Monsieur le Maire de Landeda (Finistère)

CENTRE ADMINISTRATIF
DE LA MARINE MILITAIRE
29 rue des Pyramides
PARIS 1er

PARIS, le 16.6.43.
23 JUIN 1943

Monsieur le Maire,

J'ai l'honneur de vous informer que M. Coum François administré par mon service, demeurant Landeda (Finistère) marin de l'Etat en congé d'armistice, appartenant à la classe 1942, a accompli dans la Marine Militaire Quinze (15) mois de service, et qu'aux termes de l'Instruction 347 CAB du 7 juin du Commissaire Général au Travail obligatoire, ce temps de service peut être déduit des 2 ans de service obligatoire. Par suite, il y a lieu d'annoter la carte de travail délivrée à l'intéressé (que j'avise par le même courrier) de la mention "A déduire du temps de travail obligatoire 15 mois passés aux armées".

Le Commissaire en Chef de 1e cl. GUEGAN
Chef du Centre Administratif
de la Marine Militaire,

Quimper, le 19 Juin 1943
22 JUIN 1943

LE DIRECTEUR DEPARTEMENTAL
DU TRAVAIL OBLIGATOIRE
QUIMPER.

Monsieur LE MAIRE
de LANDEDA.

J'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir remettre sa carte de travail à l'intéressé avec la mention "n'est pas astreint au service du travail obligatoir -marin en activité de service".

Le Directeur Départemental,

P.S. COUM Francois
LANDEDA.

Satisfait le 22 JUIN 1943

Civil tu es, mais au fond de toi, toujours soldat.

Ton engagement se fait plus direct et le 1er décembre 1943 tu deviens membre du réseau JADE-FITZROY comme agent P2 chargé de mission de 3ème classe. A ce titre tu participes activement à l'accueil des aviateurs alliés qui doivent rejoindre l'Angleterre. En novembre, ils sont plusieurs entassés dans la grange de tes parents à Prat Allan . . .

Mission périlleuse qui se répètera plusieurs fois jusqu'à Noël :

Prendre les petits chemins creux qui conduisent à Toul an Dour au risque de tomber sur une patrouille, aller jusqu'à Tariec, godiller jusqu'à Guénioc, revenir parfois sans avoir réussi . . .

D 'autres missions te conduisent jusqu'aux îles pour récupérer armes et munitions dont certaines sont entreposées chez tes parents.

Découvertes, elles auraient pu avoir de tragiques conséquences pour eux. Lorsque tu découches, ce n'est pas pour aller vers quelque rendez-vous amoureux. Tu ne peux être qu'énigmatique lorsqu'on t'interroge. Pourtant tu laisses comprendre qu'à telle heure aura lieu un bombardement, une attaque aérienne . . .

Comment tes activités finirent-elles par être connues ?

On te cherche. Des policiers viennent interroger tes parents.

Lorsque des bruits suspects se rapprochent de la maison, tu fuis par une fenêtre et ta mère prend ta place dans ton lit.

Mais il est plus prudent de prendre quelque distance et c'est dans des fermes de l'intérieur que tu trouves un refuge.

Vint enfin le moment tant attendu . . .

Août 44, les Américains déferlent sur la Bretagne. L'heure est venue de te montrer au grand jour, d'arborer ce brassard que jusqu'alors tu tenais caché.

Enfin affronter l'ennemi.

Lorsque l'ordre est donné dans la nuit du 5 au 6 août d'attaquer le manoir de Kerbabu, tu ne penses qu'à vaincre . . .

Et pourtant. Comment avez-vous été trahis ? Quand vous êtes arrivés l'ennemi vous attendait, vous tendant un véritable guet-apens. Ils n'étaient pas 25 mais une centaine, et un déluge de feu s'abattit sur vous.

Atteint d'une balle tu es une des victimes de cette attaque. Un véritable massacre, une mort horrible. Tu n'étais qu'un soldat sans uniforme, un terroriste et l'un de vos tueurs t'écrasa le visage à coups de bottes.

C'était une nuit d'été . . .

Ironie du sort ! Tu avais affronté les pires dangers et tu tombais là, dans cette opération, sans même avoir combattu.

Décorations, certificats, citations, portent témoignage des services que tu as rendus. Mais, tu avais mérité plus, mérité de vivre, de vivre pour témoigner.

S.Michel



* * * * *

Bibliographie

- Cahiers de l'Iroise (G-M. Thomas, juillet 1974)
- Brest au combat (A.Vuilliez)
- Lannilis, coeur des Abers (A.Bossard)
- Livre d'or de la France combattante et résistance (E.Manach)

- Médaille de la Résistance française à titre posthume.
- Médal of Freedom pour services exceptionnels rendus à la cause alliée.
- Certificat pour services rendus signé Attlee.
- Certificat de Mérite avec feuille de chêne décerné par le Gouvernement de Sa Majesté britannique.
- Diplôme signé par le Maréchal de l'Air Tedder pour aide apportée aux évadés alliés (section britannique) à tous ceux qui ont, au péril de leur vie, protégé, nourri et aidé les militaires de l'Empire britannique se trouvant sur le sol de France pendant l'occupation allemande..
- Citation (à titre posthume) à l'ordre de la Brigade.

Le Général Allard, Commandant la 11ème région militaire,
cite à l'ordre de la Brigade le soldat
COUM François.
Motif de la citation :
A participé dans des circonstances périlleuses à l'embarquement d'aviateurs américains et anglais abattus sur le territoire français.
A trouvé la mort sur la ligne de feu, le 6 août 1944 à Kerbabu.
Cette citation comporte l'attribution de la croix de guerre avec étoile de bronze.

A Rennes, le 11 août 1944.
Signé : Allard.

REPUBLIQUE FRANCAISE

Guerre I939-I945

C I T A T I O N

DECISION N° 27 .-

Sur la proposition du Ministre dela Guerre, le Président du Conseil des Ministres, cite :

A l'ORDRE DE L'ARMEE, à titre posthume

. . . . . .

COUM, François - des Forces Françaises Combattantes

" Agent de renseignements remarquablement actif, s'est dépensé sans compter avec une hardiesse hors pair à la recherche de renseignments dont l'exploitation a permis de faire infliger à l'ennemi des pertes importantes. S'est notamment distingué par l'aide apportée aux aviateurs alliés qu'il réussit maintes fois à faire regagner l'Angleterre malgré la surveillance allemande. Au péril de sa vie, a porté secours à des soldats alliés naufragés dont il a assuré la sécurité. A trouvé une mort glorieuse à KERBABU en Août 1944 lors d'une attaque audacieuse contre un camp allemand. Restera un bel exemple d'héroïsme et de dévouement à la cause de la Patrie."

. . . . . .

Ces citations comportent l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme.

Fait à Paris le 12 Juin I947
signé: RAMADIER

Pour AMPLIATION.
l'Administrateur de 1° Classe
BAULET
Chef du Bureau "Décorations"
signé: Baulet.

*****

- attestation d'appartenance aux F.F.C.

M. COUM François, né le 3 octobre 1922 a signé un contrat d'engagement en application du décret 366 du 25 juillet 1942.

Réseau JADE-FITZEROY

tué le 6-8-1944

Les services accomplis comme agent P2 comptent du 1-12-43 au 6-8-44, en qualité de chargé de mission de 3ème classe.

Grade correspondant homologué par la commission nationale d'homologation : Sous-lieutenant (pendant la durée de la mission)

Paris, 2 février 1948

Le lieutenant-colonel : Le Cars
chef du bureau liquidateur des F.F.C. de l'intérieur.



The President
OF THE UNITED STATES OF AMERICA
has directed me to express to

FRANÇOIS COUM

the gratitude and appreciation of the American people for gallant service in assisting the escape of Allied soldiers from the enemy

Dwight D. Eisenhower

DWIGHT D. EISENHOWER
General of the Army
Commanding General United States Forces European Theater

AU DIX-HUITIEME SIECLE EN BASSE-BRETAGNE ET A LANDEDA

Les graves troubles religieux qui secouèrent le pays au 16ème siècle favorisèrent la régression de la population, la "Ligue", association des grands et puissants seigneurs contre le protestantisme et le roi, menée par le duc de Mercoeur, déclencha une guerre civile en Bretagne entre 1574 et 1598. Le duc, très ambitieux, révolté contre son roi, fit appel aux Espagnols, lesquels après bien des péripéties , s'installeront sur la presqu'île de Roscanvel (d'où le nom de "pointe des Espagnols") où ils seront massacrés. Mais le retour de la paix et de la tolérance grâce au "bon roy Henry", le roi Henry IV, à la fin du siècle entraîna un essor qui aboutit, vers 1680-1690, à une population globale bretonne de 2 millions d'habitants, soit 10% de la population française. En regard des 1,3 à 1,5 millions de la fin du 16ème, la population bretonne, en un siècle, a augmenté de 43%, chiffre nettement supérieur à la progression du reste du royaume. La Basse-Bretagne s'est particulièrement distinguée: certaines paroisses rurales entre 1600-1630 et 1660-1690 marquent un essor d'au moins 50% et parfois de 100%. Cet âge d'or de notre province vint de la vitalité de la population, de la solidité et de la variété de son économie, de son alimentation variée et riche, à l'inverse du royaume qui subissait les aléas d'une monoculture à base de grains et qu'un été calamiteux suffisait à transformer en désastre. Certes, les conditions d'hygiène déplorables favorisaient les épidémies, mais le Léon était une riche terre isolée et, par cela, assez protégée. Le paysan léonard, comme tous les Français de cette époque, mangeait beaucoup de grains sous forme de galettes et de bouillies mais il avalait aussi force lard, lait et beurre, sans oublier pour certains les produits de la mer (le prolifique "brénique" il y a encore peu de temps constituait un formidable apport nutritionnel pour les plus défavorisés). *"A beaucoup d'égard et plus que toute autre province française la Bretagne est le pays du lait et du beurre"* écrivait J.Meyer, historien. Les épidémies n'ont pas disparu et des poussées de peste se propagèrent à partir des ports de Morlaix et de Brest de 1625 à 1640, mais l'isolement et surtout la robustesse d'une population se nourrissant presque convenablement limita le nombre des victimes.

Les deux grands fléaux si redoutés, la peste et le choléra, disparurent presque au 18ème siècle, et pourtant ce siècle, contrairement au précédent, ne fut pas, loin s'en faut, l'âge d'or de nos ancêtres à Landéda comme dans toute la Bretagne. Alors que la population de la France augmente de 30%, la hausse n'est que de 6% en Bretagne qui passe de 2 200 000 habitants en 1680 à seulement 2 340 000 en 1789.

Ce siècle commença mal dans notre village, comme il commença mal dans la France entière. En 1709 le "grand hyver", comme l'écrivent les chroniques, associé à un printemps désastreux, fut la grande catastrophe nationale: les températures tombèrent à des niveaux rarement vus depuis, la Seine, dit-on, gela jusqu'au fond, l'eau gelait dans les récipients à l'intérieur du palais de Versailles et la marquise de Maintenon, "madame Louis XIV", s'en plaignait amèrement. La baie du Mont St-Michel fut prise par les glaces. La récolte de l'année précédente avait été calamiteuse, les réserves étaient faibles sinon nulles. On mourut beaucoup et partout, tout simplement de froid et de faim, certains villages disparurent complètement, parfois on n'enterrait plus les morts épars dans les champs et les chemins. L'ouest de la Bretagne, protégé par la douceur océanique, souffrit moins que le reste du royaume. Cependant à Kernilis les sépultures augmentèrent de 64% par rapport à l'année précédente, celles de Milizac de 104 % et celles de Lampaul-Guimillau de 114%. Imaginez les souffrances, la stupeur et l'angoisse de la population.

A Landéda, 51 personnes perdirent la vie en 1709 (26 en 1708 et 33 en 1710). Les malheurs de notre village persistent jusqu'en 1721-1722. L'espérance de vie, qui était de 34ans entre 1700 et 1710 (en tenant compte de la mortalité infantile, effarante à cette époque) tomba brutalement à 26,5 ans entre 1710 et 1720. Le sol de l'église ne devait plus suffire aux inhumations, car à cette époque, tout bon chrétien était enterré dans l'église et l'être à

l'extérieur était la marque de l'infamie. L'année 1720 marqua sûrement les esprits plus que superstitieux. Cette année vit la disparition de 68 paroissiens (39 en 1719 et 35 en 1721) dont 25 enfants de moins de 10 ans. Il est assez difficile d'expliquer ce phénomène qui sembla ne pas s'être produit avec une telle ampleur ailleurs. Probablement une épidémie locale associée à une mauvaise récolte décima la population. Il faut rappeler que les réserves d'une année à l'autre étaient généralement faibles, et pratiquement nulles chez les "brassiers" ou valets à bras qui ne possédaient que leurs deux bras pour travailler et un salaire pour se nourrir. Ces dewezhourien -les ouvriers agricoles- représentant souvent plus de la moitié de la population, étaient particulièrement vulnérables aux mauvaises conditions climatiques: peu de récolte, peu ou pas de travail et ces misérables se transformaient en pauvres hères mendiant quotidiennement leur nourriture. L'état de mendiant n'était pas honteux autrefois, car il n'était qu'une banale et fréquente conséquence (souvent provisoire) de la conjoncture et non le fait d'une paresse souvent mise en exergue par les nantis. Personne ne se souvient de Le Ber Christophe, décédé à Quérigou, en Lannilis, et déclaré "mendiant" à sa mort le 14 décembre 1705. Et pourtant ce fut à l'évidence une personne fort respectable....c'était mon grand-père à la 10ème génération.

nota en 1774, l'évêque du Léon, pour obéir aux ordres du roi, fit réaliser par les recteurs une enquête sur la mendicité dans son diocèse. Voici ce que répondit Guillaume Le Jeune recteur de Landéda:

"...A Landéda, il y a dans la paroisse environ 240 familles dont 40 environ aisées, environ 40 à la mendicité, et le reste bien au dessous de la médiocrité...Heureusement nous n'avons point de fainéants ni de dérengés par la boisson. L'eau de puits, un peu de pain d'orge sec et de lait mendiés, des brinniques, quelques mauvais poissons, voilà l'ordinaire de nos pauvres; et en gènèral, ce n'est qu'à force de travail le plus rude nuit et jour à la grève, qu'ils peuvent avoir les moyens de subsister..."

Brouennou était à l'époque une paroisse autonome dont le territoire couvrait les actuelles limites augmenté d'une vaste surface longeant l'Aber Benoît -ou Aber Béniguet- bien en amont de La Motte-Kerhouartz. Le "grand hyver" ne l'épargna pas , 16 paroissiens décédèrent (5 en 1708 et 10 en 1710).

Un grand répit s'installa enfin en Bretagne et les signes en sont nettement visibles sur les courbes démographiques tracées à partir des registres des Baptêmes-Mariages-Sépultures (B-M-S) tenus par le clergé local. La mortalité diminua d'une façon spectaculaire: en 1732, année faste, Landéda n'enterre que 15 paroissiens, alors que la moyenne des décés annuels calculée sur un siècle, en tenant compte des "pointes" dues aux épidémies, est de 40 décés par an. Pendant 15 années, de 1723 à 1738, on enterre peu et l'espérance de vie de 1721 à 1730 (mortalité infantile toujours incluse) augmente jusqu'à 29 ans, presque le niveau du siècle, la moyenne de vie à Landéda, calculée de 1700 à 1800 étant de 29,5 ans! Landéda se remettait du choc des années précédentes. La moyenne de vie entre 1730 et 1738 bat même le record du siècle, 35 ans et ce chiffre ne sera jamais retrouvé avant 1800. Curieusement, cette période voit la stagnation du nombre des mariages, il se maintient à 11 ou 12 pour remonter ensuite à 16 par an alors que la moyenne séculaire est d'environ 17. Les jeunes gens ne se plaisaient-ils plus, Cupidon fit-il grève?

Le nombre des naissances chuta, conséquence logique de la baisse des mariages, et la conception en dehors du mariage était impensable et ne pouvait qu'être accidentelle car, vilipendée férocement par le clergé, elle représentait la honte suprême pour des familles imprégnées totalement par la religion. Malheur à la fille-mère. La tentation devait être forte pour faire disparaître le fruit du péché car les autorités royales obligeaient les femmes enceintes non mariées ainsi que leur famille à déclarer immédiatement toute future naissance "illégitime", c'était le terme officiel, sous peine de châtiments les plus sévères. La moyenne calculée sur un siècle était d'environ 50 naissances par an. De 1700 à 1705 naissent 54 par an, de 1705 à 1710: 48, de 1710 à 1720: 53 et ensuite la lente décroissance, 49 de 1721 à 1725, 45 naissances de 1726 à 1735 et pour finir 41 naissances par an de 1735 à 1740.

Le déclin simultané des décés, mariages et naissances indique généralement plus une crise économique que des difficultés liées aux maladies. Cette période, semble t-il, ne fut pas

marquée par quelques épidèmies qui auraient laissé des traces dans les archives. D'autre part, les historiens s'accordent pour affirmer que ce fut une période heureuse de croissance. Que dire et comment expliquer? La paix régnait avec l'Angleterre, nous étions engagés dans la guerre de Succession de Pologne qui concerna peu la Bretagne et aucune catastrophe climatologique n'a été signalée dans les écrits.

Tout semblait bien aller quand en 1741 se produisit en Bretagne occidentale le plus grand désastre du siècle. Comme tous les villages du Léon, Landéda fut touché de plein fouet par une épouvantable épidémie combinée de typhus et de dysenterie comme jamais sans doute la Bretagne n'en avait connue. Le typhus, ou état typhoïde, est une maladie très contagieuse caractérisée par une fièvre intense, des troubles nerveux et intestinaux. Cette maladie, véhiculée par les poux, les puces (la vermine...) les rongeurs était caractéristique de la promiscuité, d'une hygiène et des conditions de vie déplorables. Au 18ème siécle, toute atteinte du typhus était généralement une condamnation à mort.

La dysenterie est une maladie infectieuse provoquant des troubles graves des intestins, avec évacuations sanguinolantes accompagnées de coliques violentes. L'agent de transmission est un bacille ou une amibe (bien connue des anciens "coloniaux" qui subissent toute leur vie les séquelles d'une dysenterie amibienne). Les eaux polluées, les mares d'eau douteuses, l'environnement des tas de fumiers -ce qu'on appelle délicatement aujourd'hui le lisier- se déversant dans les eaux croupies, servant souvent à la consommation, étaient le cadre idéal pour le développement et la propagation de cette maladie. Cette double épidémie fut, hélas, le point de départ d'un état épidémiologique endémique qui dura plus d'un siècle ponctué par des rémissions et de redoutables recrudescences.

L'âge d'or était bien terminé et la population entra pour longtemps dans une période de troubles d'où elle ne sortit qu'au 19ème siècle.

En 1739, les récoltes sont mauvaises, le prix des céréales monte, le pain, la bouillie et la galette, bases de l'alimentation, deviennent rares, la population est sous-alimentée et affaiblie, les réserves sont vite épuisées. Landéda enterre 51 des siens (36 l'année précédente) dont 16 enfants de moins de 10 ans. L'hiver 1740-1741 est exceptionnellement rude. A Plabennec, sur le registre des sépultures, où tout commentaire est généralement interdit, le recteur inscrit laconiquement "grand hiver", termes terribles et inusités pour ceux qui ont l'habitude de la sobriété des registres B-M-S. En 1740, le typhus est signalé à Vitré... mais Landéda est loin et très isolé! La France est de nouveau en guerre, celle dite "de succession d'Autriche". Une fois de plus nous nous battons contre l'Autriche-Hongrie, la Hollande, la Russie et évidemment, (j'allais l'oublier) comme d'habitude...contre l'Angleterre. Soudain, à Plabennec, en 1740, l'épidémie se déclare, 28 morts en août, 34 en septembre, 45 en octobre...A Landéda, tout est calme et la population ne déplore "que" 36 morts, quantité normale pour l'époque.

Au printemps 1741, l'escadre du marquis d'Antin rentre de campagne navale et rejoint Brest. Il impose de caserner les soldats et marins dans toutes les villes et villages aux alentours de Brest. Lesneven abrite 3 compagnies de 80 hommes chacune. Les campagnes se remplirent de soldats car en plus de l'équipage chargé de la manoeuvre, sont embarqués sur les navires, en période de conflit, des soldats pour le combat au cours de l'abordage. Un vaisseau de 80 canons, 60 mètres de long, armé en guerre pouvait contenir 800 personnes! Ces militaires, une fois débarqués, sont très mobiles, allant et venant, et par malheur, les épidémies sont endémiques sur les vaisseaux du Roy. Ceux-ci sont de véritables foyers d'infection. Chardon Courcelle premier médecin de la marine adressa au ministre de la Marine, en 1757 le mémoire suivant: "*...J'attribue la cause de ces maladies au mauvais air de l'entre-pont et de la cale, à la malpropreté, au défaut de hardes* (manque de vêtement corrects) *à l'humidité jointe à la chaleur de la cale et de l'entrepont . Les équipages nombreux, la multitude des bestiaux que l'on embarque sont la cause de l'infection de l'air...Ces mêmes causes continuent dans tous les hôpitaux établis pour y recevoir les malades et de là vient que la maladie se soutient* (persiste)..." Tout était donc réuni pour propager les maladies d'une façon foudroyante dans une population affaiblie par la disette: des soldats déjà contaminés à bord ou dans les villages, logés chez l'habitant et se déplaçant sans cesse.

De janvier à juillet 1741 , à Landéda, le nombre des décés mensuel était normal: 4, 2, 6, 4, 6, 4, 2 quand subitement au mois d'août il s'éleva à 10, ensuite 15 en septembre, 24 en octobre, 11 en novembre, 5 en décembre. En 1741 décédèrent 93 paroissiens dont 46 enfants de moins de 10 ans, soit presque le dixième de la population. En automne, il y eut un enterrement, dans l'église, tous les deux jours si ce n'est tous les jours! Chaque famille fut certainement atteinte. Il est facile d'imaginer l'épouvante qui frappa la population de notre village. Imaginez, de nos jours, 260 à 270 morts l'an à Landéda dont environ 190 entre août et novembre! La foi profondément enracinée, mêlée à une superstition tenace, malgré les efforts du petit clergé, employèrent tous les moyens pour repousser le mal dont personne ne comprenait l'origine et les causes et ignorait totalement les remèdes. Prières, dévotions, processions, offrandes et sans doute pratiques moins avouables et plus que bizarres essayèrent sûrement d'enrayer la "contagion", terme employé à l'époque dans les milieux populaires pour désigner l'épidémie. Brouennou n'échappa pas au mal. Habituée à sa dizaine de décés annuels, cette paroisse vit ce nombre croître jusqu'à 14 en 1740 et 21 en 1741. Cette année fut celle d'un autre record, celui du plus faible nombre de naissances du siècle, soit 29.

Cette désastreuse période dura jusqu'en 1743: 54 morts en 1742, 67 en 1743 et ensuite les chiffres redevinrent normaux. L'épidémie avait vécu et les survivants, probablement les moins faibles, étaient plus résistants aux germes. Ils subirent simultanément une disette, car ces trois années correspondirent à une forte hausse des prix des céréales induite par rareté du grain et la spéculation qui accompagne inévitablement toute période difficile. Tout le Léon avait été touché et dans certaines paroisses les dégâts furent encore plus considérables: en 4 mois Lesneven enterra 128 morts et Landerneau 300.

La vie se poursuivit à Landéda, loin de Brest, plus par les difficultés de déplacement que par la distance. Les chemins de l'époque, à la lecture des récits, étaient plus qu'épouvantables. En 1745, le procureur-syndic de Lesneven déclara *"le pavé qui conduit à la rue Ségalen de cette ville à l'église du Folgoët est devenu impraticable à pied, à cheval et à toute voiture que les pierres de ce pavé sont dispersées et que.l'on ne peut plus se rendre au Folgoët..."* A Lesneven et ailleurs, surtout en hiver, il était difficile de se déplacer, même à cheval! Et pourtant Lesneven, au 18ème, était une grande ville... L'isolement de Landéda atténua probablement un autre désastre qui s'abattit sur le Léon vers 1757-60. C'était la guerre dite "de Sept ans" et la France alliée à l'Autriche (d'habitude c'était le contraire) combattit la Prusse et évidemment...l'Angleterre. Les opérations navales se succédèrent et en novembre 1757, de retour de Louisbourg (Canada) arriva à Brest en piteux état, l'escadre du comte Dubois de la Motte avec 4000 malades du typhus. Cette épidémie s'étendit à la ville, fit 10 000 victimes et s'estompa fin 1758. Elle se répandit évidemment ensuite dans les campagnes et exerça ses ravages au delà de 1780. Elle s'installa partout et sévit en permanence pendant presque trois quart de siècle! Le typhus fit désormais partie de la vie et de la mort et il fut appelé "la maladie de Brest". En 1847, en plein milieu du 19ème siècle, l'Echo de Morlaix écrivait ceci: "*...conséquence de la misère, de nombreuses maladies, telles que dysenteries, fièvres putrides etc..sévissent en ce moment dans plusieurs communes rurales du Léonnais: une affreuse misère et la mauvaise alimentation en favorisent le développement et en multiplient les cas...*"

Landéda en subit les conséquences, mais curieusement moins qu'en 1741. Certes 1758 voit une "pointe" de décés, soit 55 morts mais sans augmentation anormale de la mortalité infantile. Cependant notre village, comme tout le Léon, pendant 10 ans, fut soumis à des alternances épidémiologiques régulières: l'on mourait beaucoup une année, plus que la moyenne, et peu l'année suivante. L'élimination cyclique des faibles et le pouvoir de récupération explique peut-être ce phénomène. Nos pauvres ancêtres furent, de plus, accablés par les mauvaises récoltes de 1766 à 1773, le climat compléta ainsi l'oeuvre de la contagion. La spéculation fit aussitôt son inévitable apparition et le recteur de Ploudaniel écrivit vers les années 1770 "*...la cherté du grain augmente ainsi le nombre des mendiants parce que,*

*alors que la plupart des bons fermiers, au lieu de nourrir les journaliers (*dewezhourien*) aiment mieux vendre leurs bleds en especes..."*

L'avant 1741 est bien fini et jusqu'à la fin du siècle, à l'exception d'un période 1770-1775, la moyenne des décés augmentera dans tout le Léon et aussi à Landéda. Dans notre village, de 1757 à 1762, elle s'éleva à 45 mort par an (la moyenne du siècle est de 40 par an en tenant compte des épidémies, et bien plus faible si l'on ne tenait compte que des périodes normales). Elle s'abaissa à 38 morts par an jusqu'à 1777, bien qu'apparût en 1773-1774 la variole, très grave maladie à l'époque et qui s'était fait un peu oublier.

Et puis vint la période 1774-1785. Ce fut encore un massacre de pauvres gens qui n'eut pas l'intensité de 1741, mais il dura dix ans. La *"fièvre maligne"*, l'un des multiples noms donnés au typhus ou aux autres maladies s'en rapprochant , décima complètement tout le clergé de Kerlouan en 1776. Seul le recteur survécut. A Lesneven et dans six paroisses voisines périrent 608 personnes en 1775 et 980 pendant les 6 premiers mois de 1776....

Le recteur de Plounéour-Menez, l'abbé Le Gouez écrivit en 1774 à l'Intendant (le représentant du Roi dans la province de Bretagne):

"...nous sommes dans la dernière des misères, le coma vigil et vaporeux nous ravage et nous dépeuple sans fin, 219 morts l'année dernière, 32 depuis le commencement de ce mois de janvier..."

Le typhus fit donc son oeuvre, mais la variole resurgit en 1779 et 1783 et la dysenterie virulente en 1779. La grippe pulmonaire décima beaucoup après 1781 ....sans oublier une sérieuse poussée d'entérocolite en 1788.

L'épidémie atteignit Landéda en 1775: en 74 il y eut 39 morts soit la normale et ensuite la progression fut inexorable...(par année): 43, 58, 69...et une rémission curieuse en 1778: 34 décés..mais la suite est éloquente: 61, 59 et 83 morts en 1781...et 57, 57, 44, 48, 48 pour les années 1782 à 1786. La mortalité baissa ensuite sensiblement pour se maintenir légèrement au dessus de la moyenne. De 1775 à 1786, Landéda perdit 661 paroissiens -sous l'ancien régime (la royauté) c'était le terme employé pour désigner un citoyen- et en gagna, en naissances, 671. Le bilan est peu brillant. La fin du siècle fut une triste fin et une régression pour nos ancêtres bretons et ces chiffres, qui se retrouvent dans beaucoup de régions de France aident peut-être à la compréhension de la Révolution...

En 1781 décédèrent donc 83 Landédiens, dont 43 enfants de moins de 10 ans. Une grande partie de la jeune population, presque l'équivalent des naissances d'une année, disparut purement et simplement en un an! La vie moyenne chuta cette année à 24 ans. La grande peur, comme en 1741, dut s'installer, et il est curieux de constater les similitudes dans le schéma du développement de l'épidémie de 1741 et celui de 1781: de janvier 1781 à juillet, le taux de mortalité est normal avec un minimum en juillet, (2 décés... comme en 1741) ensuite le cimetière se remplit à grande vitesse, 11 en août, 35 en septembre, 9 en octobre, 8 en novembre et 3 en décembre. Ce fut un très triste automne pour nos anciens, comme ce fut une triste période pour les enfants: la moyenne des décés annuels pour les enfants de moins de 10 ans, calculée sur un siècle, était d'environ 18 par an. Elle monte à 23 dès 1775, 33 dès 1780, retombe à 25 après 1785. Les statistiques de 1792 à 1800 sont difficilement exploitables, la révolution perturba gravement les données de l'état civil, surtout dans les premières années qui suivirent la proclamation de la République.

Mais qu'arriva t-il donc à la Bretagne et à Landéda en ce 18ème siècle appelé le siècle des lumières?

La cause fondamentale est en fait économique. La prospérité des 16-17ème siècles a permis un essor démographique qui fit de la Bretagne une des provinces les plus peuplées du royaume. A la fin du 18ème, malgré le marasme, la densité de population était encore très forte. L'arrêt de la croissance économique entraîna un surpeuplement relatif d'où une

inévitable diminution du niveau de vie des couches populaires qui, bien plus qu'aux siècles précédents, et pour cause de malnutrition, furent plus vulnérables aux épidémies.

Les malheurs commencèrent à la fin du 17ème siècle par la "fiscalisation" de la Bretagne par Louis XIV qui avait un grand besoin d'argent pour mener ses guerres incessantes (dans ce domaine, avec Napoléon, il sera le champion du monde!). Notre province, avant son rattachement en 1532, était neutre et commerçait avec tous ses voisins. Elle jouit ensuite pendant un siècle et demi d'une certaine liberté, de privilèges hérités des clauses du traité de rattachement à la France et commerça beaucoup avec l'Anglais, l'Espagnol et le Hollandais. Louis XIV balaya tout cela. Colbert, par sa politique du "mercantilisme", voulut diminuer les importations afin de protéger l'économie nationale et taxa lourdement les produits étrangers. Les toiles de lin bretonnes étaient célèbres dans toute l'Europe et les cultures du lin couvraient une bonne partie du Léon et du centre de la Bretagne. Beaucoup de paysans tissaient, et le revenu d'apport de ces travaux pouvait être considérable. Morlaix et Roscoff étaient les grands ports exportateurs, surtout vers l'Angleterre qui appréciait fort ces toiles à condition toutefois qu'on leur achetât également leur toile dite "drap anglais". Vers 1670, s'agissant des toiles, eaux de vie, papier et autres produits, le rapport des importations à celui des exportation est de 1 à 8 en faveur des bretons. Les mesures de Colbert qui fâchèrent les Anglais (et les autres) ajoutées à l'arrêt du trafic maritime dû aux guerres ruinèrent la Province.

nota Après la guerre de succession d'Autriche, 1740-1748, le Parlement de Bretagne , le 25 juin 1749 écrivit au roi en ces termes

"...Cette province (la Bretagne*) qui ne peut se soutenir que par son commerce maritime a été privée de cette ressource pendant plus de 5 ans...Si le chemin de la mer est ouvert maintenant, il semble que les étrangers aient oublié celui de nos ports..."* éternel recommencement et qui illustre bien, entre autres causes, le marasme de l'économie.

Landéda, terre de culture du lin, comme tout le monde, ne vendit plus ses produits mais fut moins touchée que les paroisses de l'intérieur qui pratiquaient sur un sol plus pauvre la culture intensive de cette plante! La production des grains progresse mais de façon insuffisante: de 1726 à 1789 le prix augmente de 70%, triste record national, alors qu'au début du siècle la Bretagne avait la réputation d'une région bon marché. La disette endémique s'installe dans la majorité des bourgs. Le climat des quatre premières décennies du siècle fut une malédiction pour les cultures, avec gels tardifs, pluies abondantes ou trop rares. Les disettes se suivent: 1709, 1712, 1719, 1724, 1751-53, 1756, 1766-1774.... Certains historiens écrivant sur le 18ème font état, pour certaines périodes, *"d'un petit âge glaciaire"*

Landéda fut privilégiée, car l'emploi du goëmon améliora la qualité des sols. La nourriture des populations côtières était nettement supérieure à celle de l'intérieur. Les grains formaient la base de la nourriture depuis des siècles mais malheureusement peu d'innovations virent le jour. La routine, le manque d'imagination et la méfiance du nouveau furent néfastes. Le breton mange aussi du panais, du choux et du navet. La pomme de terre - patatès comme le disaient tous les anciens de Landéda qui parlaient mieux le breton que le français et avaient hérité cette appellation de leurs parents, avalou douar comme le disent d'autres (à Pleyben et aux environs: avalouar) -fit une timide apparition dans la deuxième moitié du siècle. Les bretons semblaient très réticents devant ce nouveau produit destiné à leur yeux à la nourriture des porcs. Monseigneur de la Marche, évêque-comte du Léon (ultra royaliste et futur émigré à la Révolution, accompagné dans son exil en Angleterre par Kerboul, recteur de Landéda) usa de son influence pour essayer de développer ce légume et fut pour cela surnommé "eskop ar patatès". En 1761 François Claude Barbier, marquis de Lescoët, a propos des pommes de terre, écrivait :

" j'en mangeais hier soir et nous les trouvâmes assez bonnes et la meilleure façon de les préparer est de bien les cuire à l'eau la veille de les peler et couper par tranches que l'on laisse mariner du soir au lendemain dans du vinaigre un peu de sel et de poivre et les accomoder etc...J'en ai fait bouillir avec des panais à la volaille et aux cochons qui en mangent au mieux et m'épargnent mon blé. J'en continuerai à en planter cette année voyant

que c'est une bonne manne pour la basse-cour et qu'on peut soi même en manger..." Il y a un brin de réticence mêlée de curiosité s'agissant de nourriture humaine, mais adoption totale pour celle des animaux, ce qui permet d'économiser le blé.

Le 18ème siècle est donc marqué par les grandes épidémies caractéristiques des conditions lamentables d'hygiène. Elles n'étaient pas meilleures aux siècles précédents mais les disettes répétées dès 1690 affaiblirent les organismes et ouvrirent le chemin aux hécatombes.

La misère, l'ignorance et l'archaïsme d'une société peu ouverte achevèrent ce que la nature et la conjoncture commencèrent.

Les foyers d'infection ne manquent pas dans les paroisses:

- les chemins vicinaux étaient en très mauvais état, peu entretenus et certains ressemblaient à des cloaques immondes. Seuls 280 "grands chemins", la plupart d'intérêt stratégique peuvaient être qualifiés d'acceptables. Ils étaient entretenus grâce à la "corvée royale" -que Louis XVI supprimera plus tard- sorte d'impôt en nature, chaque paysan désigné et surveillé par le syndic, nommé par "le corps politique" (ancêtre de nos conseils municipaux) devait fournir gratuitement des journées de labeur pour l'entretien. Il n'était pas toujours souhaitable d'habiter à proximité ou dans une paroisse traversée par un grand chemin! Landéda bien à l'écart, n'avait pas ce souci. L'entretien des autres chemins était à la charge des riverains et bien sûr, peu s'en préoccupaient. En 1756, au début de la guerre de sept ans, le duc d'Aiguillon fut obligé de faire réparer tous les chemins de Plouzané car les troupes ne pouvaient même pas y circuler à cheval!

La coutume, l'usage et les arrêts du Parlement (celui dont le batiment a été respecté même par les révolutionnaires après sa fermeture il y a 200 ans mais incendié et détruit par les Bretons en fin 20ème siècle) avaient établi certaines règles pour les chemins vicinaux: les chemins de traverse qui conduisent de bourg à bourg sont *"sous la garde des seigneurs qui sont tenus d'employer à leur réparation les deniers de leurs amendes"* (les seigneurs locaux avaient pouvoir de basse justice). Les propriétaires de péages doivent entretenir les ponts, chemins et passages de leur ressort. Un arrêt de 1642- nous voyons que le problème n'était pas nouveau- décida que *"...les lieux qui ne peuvent dessécher et rendre accessible par l'évacuation des eaux seront pavés aux frais des paroisses voisines qui s'en servent..."* Il y eut plusieurs essais pour réglementer, en matière d'entretien, les attributions des paroisses voisines mais ce ne fut que lenteurs et chicanes interminables et les accords furent rarement respectés. Les petites routes, ou plutôt les espaces entre terrains faisant fonction de route furent trop souvent des cloaques innommables et lieux de pestilence. Les chemins traversant les bourgs étaient identiques. Et pourtant, il était interdit *".. d'y arrêter les eaux, d'y faire des carrières, d'y laisser des arbres abattus, des fumiers dans les bourgs et faubourgs, de creuser ni enlever des terres à 12 pieds près des bordures des fossés..."*

- les cimetières, mis laborieusement en service au milieu du siècle, furent des foyers d'infection encore plus redoutables. Le Parlement obligea a inhumer à 6 pieds, règle qui fut très difficilement appliquée, car être inhumé en dehors de l'église était déjà une chose difficilement supportable, mais, de plus, enseveli si profond avec le risque de ne pouvoir monter au ciel devint inacceptable. On enterra en surface, pêle-mêle le plus près du mur sacré de l'église, dans des espaces très encombrés, avec tous les inconvénients que l'on peut facilement deviner par des années particulièrement humides ou des étés chauds. En 1776, une ordonnance royale tenta de faire transférer les cimetières hors des villes et villages: ce fut l'échec total en Basse-Bretagne. A Landéda, le cimetière fut transféré après 1898 (voir cahiers de Landéda n° 39, septembre 1993). Les démographes ont souvent affirmé que le bourg, en période d'épidémie, fournissait souvent de un tiers à la moitié des malades. Il va de soi que, avant, quand les défunts étaient inhumés -on pourrait dire entassés- dans l'église, les risques, mais à des degrés moindres, étaient identiques. Pendant les offices, la foule piétinait un cloaque, et respirait un air confiné peu râgoutant...

- l'habitat de l'époque, masures basses, sombres, misérables baignant fréquemment dans des boues très polluées furent des lieux propices à la transmission de la contagion: promiscuité, saleté, ignorance totale des régles élémentaires d'hygiène décimèrent des familles. De plus, personne ne connaissait les causes des maladies et, par force, personne n'en connaissait le mécanisme de la contagion. Il ne pouvait donc y avoir la moindre prévention. Les mentalités, les habitudes, le mode de vie de l'époque, une surpopulation sous-alimentée dans des habitats confinés devenaient des facteurs mortels en cas d'épidémie...

Le rôle de la sage-femme fut déterminant dans la mortalité infantile des premières heures et des décès en couches: sans formation, sans la moindre hygiène, dans l'ignorance la plus totale, elles oeuvraient dans tous les bourgs, d'une ferme à l'autre. L'autorisation d'exercer était tributaire de l'Eglise qui la donnait en se fondant uniquement sur des critères de bonne moralité et de moeurs, sans oublier une dévotion sans reproche. Elles étaient probablement populaires car l'examen des attestations de baptême permet de constater souvent la même femme comme marraine du nouveau-né, et cela plusieurs fois par année dans différentes familles n'ayant manifestement aucun lien. A Landéda, on peut retenir les noms de Catherine Messager, Marie Le Ros, Jeanne Masson...Rien ne permet de l'affirmer, mais ces fréquents parrainages féminins proviennent peut-être de l'état de sage-femme de la marraine que l'on voulait honorer en signe de reconnaissance? Un cahier de doléance rédigé par un village de l'actuel Finistère (je ne me rappelle hélas plus le nom) à la veille de la Révolution, fit preuve d'originalité: en plus des habituelles et justifiées récriminations concernant les impôts et taxes, les privilèges exorbitants, il demanda la création d'une politique de formation des sages-femmes afin d'atténuer leur action néfaste!

En 1769 le médecin Vigier écrivit ce texte consternant:

"...les gens qui se portent bien ne prennent aucune précaution pour se garantir de la maladie; ils mangent au même plat et souvent les restes des aliments dont les malades ont usé; ils boivent dans les mêmes vases sans les laver. Ils couchent avec les malades dans les mêmes lits ne changent pas la paille de leur lit aussi souvent (qu'il est nécessaire) *qu'elle est gâtée* (pourrie)*; occupent les lits de ceux qui sont morts de maladies, dès le même jour qu'on a tiré le cadavre sans prendre aucune précaution pour purifier l'air de ces lits qui sont fermés de toutes parts comme des coffres..."*

Point n'est besoin de plus amples explications...le lit clos (*...des coffres*) n'a semble t-il pas très bonne réputation.

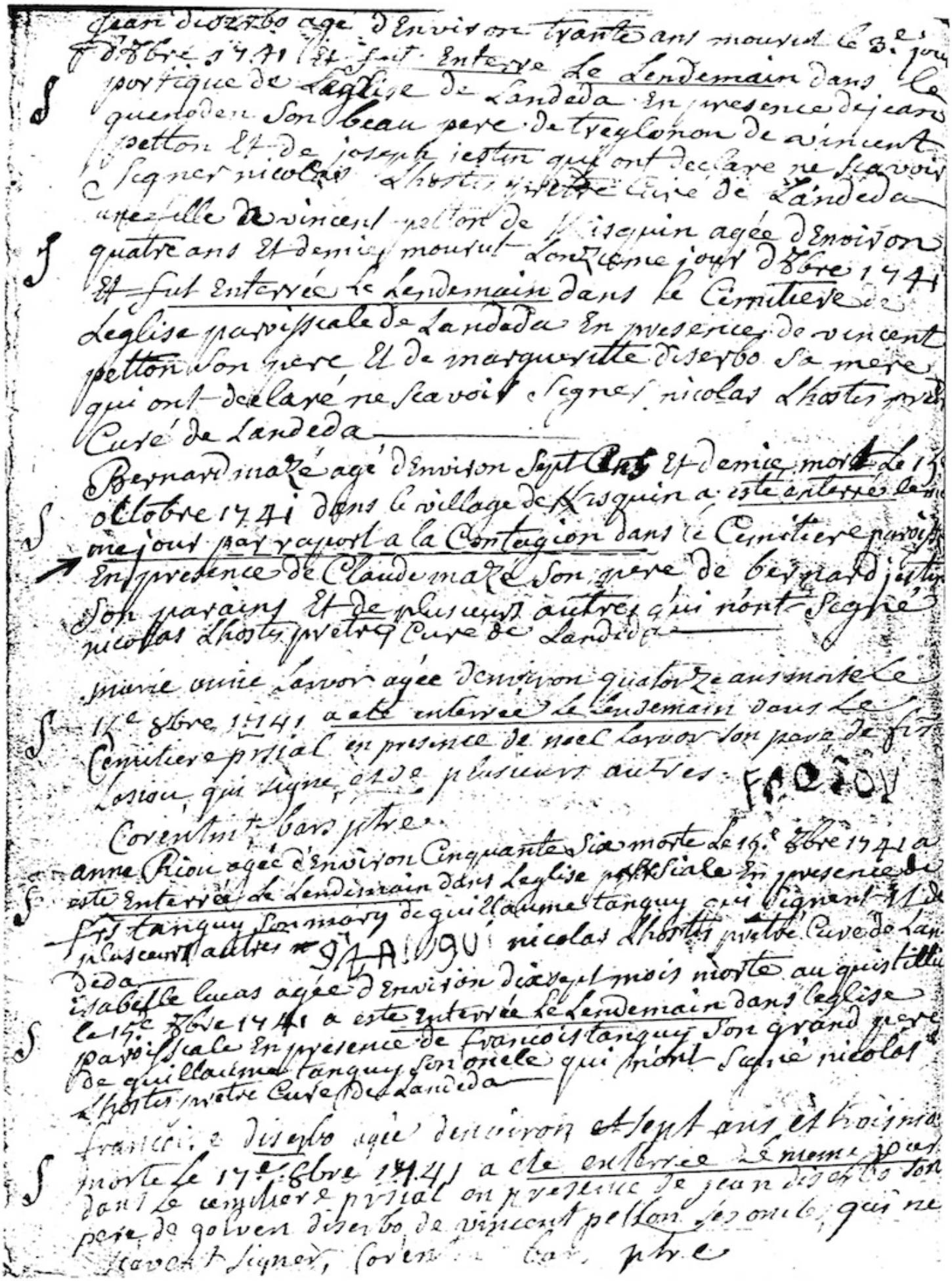
En 1823 -les moeurs avaient peu évolué et ce qui suit aurait pu être affirmé un siècle avant- le docteur Lavesque expliqua la virulence des épidémies en ces termes:

"...j'ai toujours remarqué que le typhus attaque plus particulièrement les personnes qui manquent des choses nécessaires à la vie, qui habitent des maisons basses et humides, peu aérées, entourées de cloaques, qui sont peu soigneuses sur l'article de la propreté, soit dans leurs vêtement...soit dans leur habitation...le typhus est très contagieux..."

Henry See, historien, en 1896 écrivait: *"...la plupart des maisons sont construites en "mur de terre", en torchis, qui reposent sur un fondement de pierres; elles sont couvertes de chaume, de gled* (paille de diverses provenances)*. Elles ne comprennent ordinairement qu'un seule chambre, basse, sans plancher, dont le sol est fait de terre battue, et qui n'est éclairée que par des petites fenêtres, sans vitre. Souvent une simple cloison aux planches maljointes la sépare de l'étable. Ces maisons incommodes et malsaines sont environnées de fumier...leurs habitants logent...dans l'eau et la boue...sans aucun souci des règles les plus élémentaires de l'hygiène. Dans toute la France, l'habitation du paysan est misérable; mais nulle part, sans doute, elle n'est plus sordide qu'en Bretagne, dans la Basse-Bretagne surtout."*

Ce texte peut être choquant, pourtant il est vrai. Il concerne notre pays du 18 et 19ème siècle. Mon métier m'a transformé en nomade permanent et je peux affirmer, ayant vu beaucoup de paysages, que de nos jours l'habitat breton est l'un des plus beaux et coquets de la France!

Mortalité à Landéda en 1741: copie d'une page du registre Baptême-Mariage-Sépulture (B-M-S) tenue par le clergé; les naissances et les mariages sont rares ou absents mais on remarque le nombre des décés en peu de temps, et la hâte pour inhumer "rapport à la contagion".



Jean d'Iserbo age d'Environ trante ans mourut le 3.e jour
d'8bre 1741 Et fut Enterré Le Lendemain dans le
portique de Leglise de Landeda En presence de jean
quenloden Son beau pere de treglonon de vincent
pellon Et de joseph ieston qui ont declare ne Scavoir
Segner nicolas L'horter prestre Curé de Landeda
Apres elle Vincent pellon de Kerlequin agée d'Environ
quatre ans Et demie mourut Le 7.eme jour d'8bre 1741
Et fut Enterrée Le Lendemain dans le Cimetiere de
Leglise parroissiale de Landeda En presence de vincent
pellon Son pere Et de marguerite d'iserbo Sa mere
qui ont declaré ne Scavoir Segner nicolas L'horter prestre
Curé de Landeda

Bernard mazé agé d'Environ Sept ans Et demie mort le 15.e
octobre 1741 dans le village de Kerlequin a este enterré le
meme jour par rapport a la Contagion dans le Cimetiere parroissial
En presence de Claude mazé Son pere de bernard jestin
Son parain Et de plusieurs autres qui nont Segné
nicolas L'horter prestre Curé de Landeda

Marie anne Lavor agée d'environ quatorze ans morte le
15.e 8bre 1741 a este enterrée Le Lendemain dans Le
Cimetiere parroissial En presence de noel Lavor Son pere de fran
çoise qui Signe et de plusieurs autres

Corentin Lavor prestre

anne Rion agée d'Environ Cinquante Six morte Le 15.e 8bre 1741 a
este Enterrée Le Lendemain dans Leglise parroissiale En presence de
françois tanguy Son mary de guillaume tanguy qui Signent Et de
plusieurs autres

nicolas L'horter prestre Curé de Lan
deda

Isabelle Lucas agée d'Environ dix sept mois morte au quartillu
Le 15.e 8bre 1741 a este Enterrée Le Lendemain dans Leglise
parroissiale En presence de françois tanguy Son grand pere
de guillaume tanguy Son oncle qui ignent Segné nicolas
L'horter prestre Curé de Landeda

françoise diserbo agée d'environ Sept ans Et trois mois
morte Le 17.e 8bre 1741 a Ete enterrée Le meme jour
dans Le cimetiere parroissial En presence de jean diserbo Son
pere de golven diserbo de vincent pellon Ses oncles qui ne
Savent Signer, Corentin Lavor prestre

Le remède favori restait le ...vin, ce qui à l'époque était moins stupide que les innommables décoctions imposées par les médecins. Ces derniers étaient d'ailleurs rares -2,2 pour 10 000 habitants- et exerçaient plutôt dans les grosses bourgades. Dans la première moitié du 18ème, cette rareté fut probablement un bien, leur ignorance était totale et le remède universel était la saignée, ce qui contribuait à achever un malade déjà très affaibli (relisez Le malade imaginaire de Molière...)

Landéda continua cependant à vivre. En 1800 il y avait 1310 habitants, en 1825:1450; en 1850: 2130; en 1876: 2066; en 1901: 2018; en 1926: 2215; en 1954: 2329; en 1990: 2710.

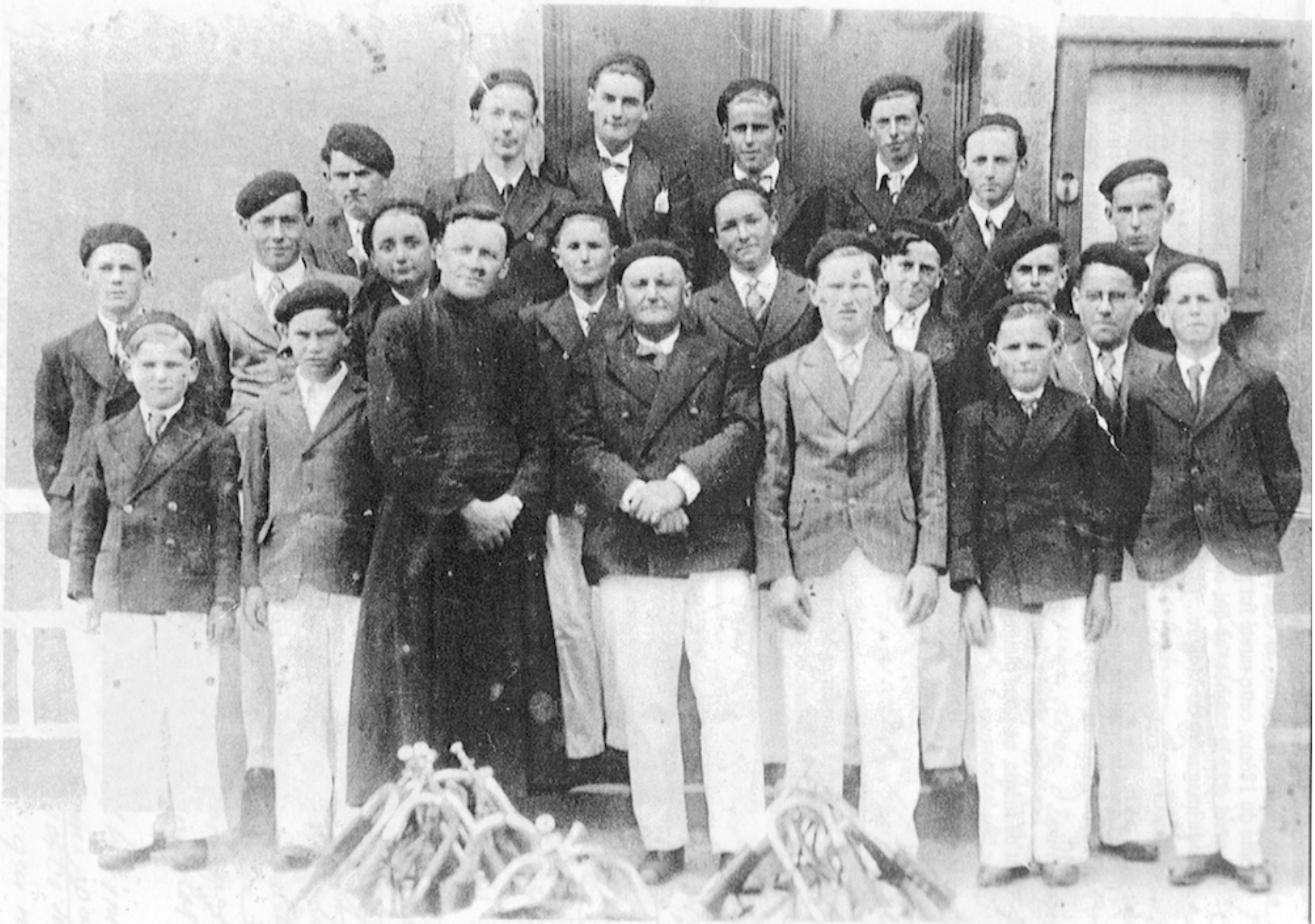
Les grands fléaux d'autrefois ont disparu, remplacés par d'autres aussi redoutables mais tout de même, ne nous plaignons pas, l'espérance de vie a été multipliée par 2,5.

ABILY Marcel
fils d'enfants de Landéda
depuis 1550 et peut-être avant

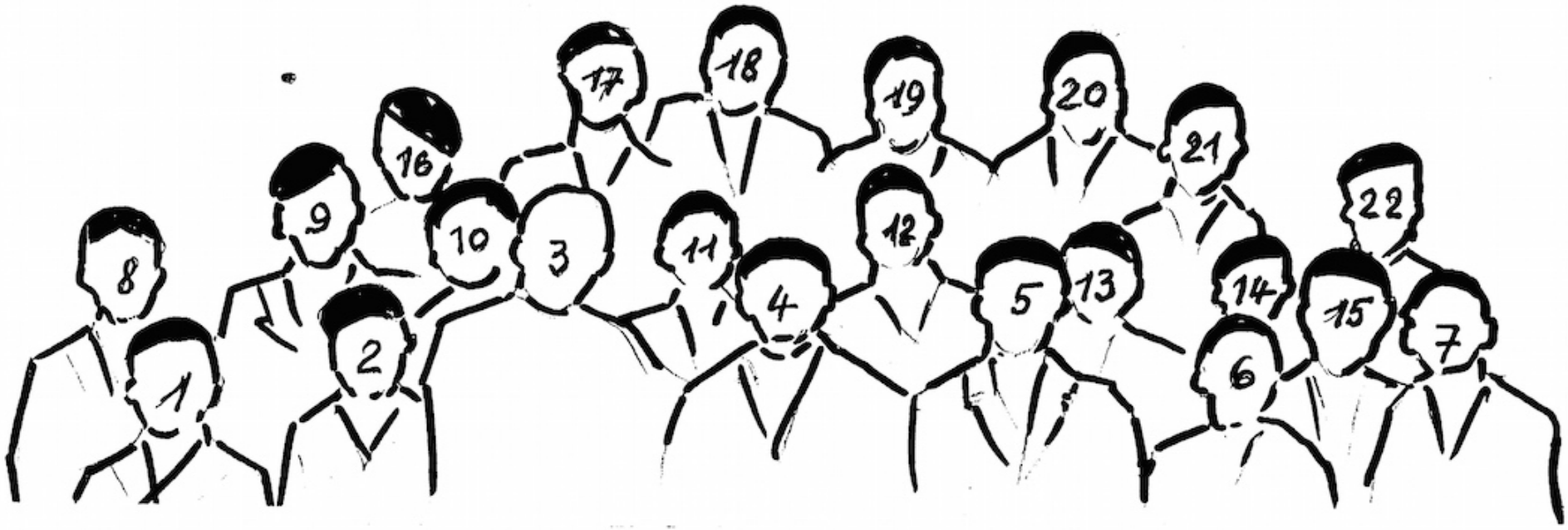
Bibliographie
Registres Baptêmes-Mariages-Sépultures de Landéda
"Moulin-Soutane et Guillotine" J.L Quentel
"Annales de Bretagne" A. Dupuy 1886



VOUS RECONNAÎTREZ-VOUS ?



fanfare de LANDEDA 1938-1940



1: Yvon LE ROUX. 2: Félix COUM. 3. Mr CALVEZ (Recteur).
4: Mr POULIQUEN (Chef de Musique, Adjudant de la Coloniale)
5: Jean COUM. 6: François CORRE. 7: René LEGENDRE.
8: Jean LEGENDRE. 9: Joseph LE VERGE. 10: Job BIHANNIC.
11: Gabriel CALVARIN. 12: François COUM. 13: Jean TREGUER.
14: François LE GOFF. 15: Yves LE HIR. 16: François COUM.
17: Jean GOURIOU. 18: Louis GOASDUFF. 19: François LE ROUX.
20: Joachim SILVESTRE. 21: Vincent CORRE. 22: Tobic ACH.

LE DERNIER GARDIEN A TERRE DES PHARES DE L'ABER-WRACH

Le 15 Décembre 1993, mon cousin Théophile LE ROUSIC de Poulloc prend sa retraite de l'Administration des Phares et Balises. Ce même jour, les techniciens de l'Equipement installent une antenne VHF sur le toit de l'abri du bateau de sauvetage. Ainsi, le gardien de phare de l'Ile Vierge pourra contrôler à distance la mise en service par cellule photorésistante du feu de guidage situé sur la jetée.

Nous ne verrons plus déambuler notre gardien à terre des phares de La Palue et de Saint-Antoine.

Ces deux feux d'alignement à 123° ont été occultés par la construction de l'UCPA. Le feu de guidage unique a été installé le 10 Avril 1981 pour remplacer Saint-Antoine et la Palue qui demeurent des simples amers.

Cet automatisme supprime un petit métier de contact qui faisait partie de notre patrimoine au même titre que les phares.

René LE VERGE

